

Véronique Ratto

Tu me demandes où va la psychanalyse... Mais je sais que tu le sais. Alors pourquoi me racontes-tu des salades ?

Je ne dévoilerai pas complètement les conditions par lesquelles l'idée des salades est venue s'immiscer dans nos titres d'exposés de ce soir, mais disons qu'elle est le résultat d'un échange jovial et quelque peu débridé entre collègues et amis. Autant vous dire que j'ai pas mal « ramé » par la suite pour en faire quelque chose.

J'espère que je ne vous en raconterai pas trop des salades ce soir, car si l'on prend la définition stricto sensu de cette expression qui date du XIXe siècle, elle serait utilisée pour dire qu'on raconte des histoires, des bobards. L'image de la salade venant représenter le mélange d'ingrédients souvent nécessaires pour raconter des histoires : mensonges, excuses, mélange de vrai et de faux, etc.



ⁱ. Rodolphe II est un prince de la maison d'Autriche né le 18 juillet 1552 à Vienne et mort le 20 janvier 1612 à Prague. Il est empereur des Romains de 1576 à sa mort, et règne également en dehors de l'Empire sur le Royaume de Hongrie et le Royaume de Bohême

Pour accompagner mes quelques lignes de synthèse que vous avez sans doute reçues par mail en début de semaine, j'ai proposé une œuvre trompe-l'œil de 1950 peinte par Giuseppe Arcimboldo. C'est celle que vous pouvez voir en arrière-plan. Mon choix pour ce tableau n'était pas sans intention, je vous en dis un mot. Pour le peintre, il s'agissait de figurer Rodolphe IIⁱ. Nous pourrions tout aussi bien voir une salade de fruits, le visage d'un homme, un nez au lieu d'une poire, des lèvres à la place des cerises, ou pourquoi pas, l'ensemble de ces propositions selon le regard porté sur la toile ou l'humeur du moment. Alors, où est la vérité ?

Mais continuons de cheminer avec « ce qui est de raconter des salades ». Je vous invite à entendre une autre interprétation plus en lien avec la psychanalyse. Je propose qu'il puisse s'agir aussi du langage désorganisé, souvent hermétique, véritable « salade de mots » du psychotique unissant les néologismes à l'incohérence syntaxique, ou bien encore la salade que le névrosé peut raconter à son psychanalyste comme nous venons de le voir dans l'extrait de la vidéo avec Fabrice Lucchini. Cela sous-entendrait-il que la psychanalyse est contraire à la vérité ? Plutôt il s'agit là d'une autre vérité, la vérité du sujet.

C'est en partant de cette réflexion mais également par association d'idées que j'ai proposé le titre de mon exposé car notre question

annuelle « Où va LA psychanalyse ? » a résonné en moi comme une demande de vérité.

Cela m'a fait penser à la célèbre histoire entre deux juifs se rencontrant dans une gare de Galice que Freud relate pour traiter le mot d'esprit. « *“Où tu vas ?”, demande l'un. “À Cracovie”, répond l'autre. “Regardez-moi ce menteur !”, s'écrie le premier, furieux. “Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est bien que tu veux que je croie que tu vas à Lemberg. Seulement, moi je sais que tu vas vraiment à Cracovie. Alors pourquoi tu mens ?”* »¹.

Lacan reprendra plusieurs fois cet exemple au cours de son enseignement, notamment en amenant cette question que soulève la petite histoire, et qui vient faire écho à notre précédent propos : « *pourquoi me mens-tu à me dire le vrai ?* »². Cela me semble-t-il, suppose et implique « *dans la dialectique de l'intersubjectivité, la conception d'un Autre garant de la bonne foi auquel se réfère la parole même mensongère* »³. Quelques pages après, dans ce même ouvrage *Autres écrits* - Postface au Séminaire XI, Lacan nous laissera entendre que l'amour de la vérité n'a pas de fin et qu'à s'orienter de son seul principe, l'analyse pourrait devenir interminable.

« Où va LA psychanalyse ? » voudrait-il à dire alors qu'il existe une psychanalyse type applicable à tous ? LA psychanalyse n'existe pas... Elle existe au 'un par un', au 'une par une'.

Il me semble que nous pourrions alors plutôt nous questionner sur « Où vont les psychanalystes ? » car finalement si la psychanalyse existe ce n'est « *qu'à travers ses praticiens, ceux qui jour après jour, tentent d'écouter ceux qui s'adressent à eux, poussés par leurs souffrances* »⁴. C'est chacun dans son coin, dans son 'face à rien', « sans filet » que ça va on ne sait pas où...

Certains psychanalystes font les tribunes de journaux et se répandent... ils se répondent même. Est-ce cela la psychanalyse ? Je dirais que c'est leur droit le plus absolu, le droit de tout sujet de s'exprimer sur les faits de société... de là à dire qu'il s'agit de psychanalyse... J'aime à penser que la psychanalyse n'existe que dans l'acte impliquant l'analysant et son analyste, que c'est là et seulement là que la psychanalyse se doit d'exister, et aussi et surtout d'évoluer, de se remettre en cause. Ailleurs, dans tous les autres endroits où on les entend parler, ce sont des hommes, ce sont des femmes, comme les autres et dont l'opinion ne vaut pas plus que celle de n'importe qui.

Revenons à notre salade. Nous avons pu voir que si l'Autre garantit une relation au vrai, il n'en constitue pas pour autant la vérité totale ou rigoureuse prônée par les religions ou les sciences. Alors si la psychanalyse n'est pas une religion et si elle n'est pas une science, serait-elle un art ? Un art, avec tout ce qu'il y a de rigoureux mais également de singulier, d'unique. J'avoue que je suis séduite par cette idée. Mais ainsi, nous nous positionnons loin des contraintes de mesure, de rentabilité, de productivité voir de reproductibilité, exigées dans notre

¹. S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, Folio, essais, 1992, p. 218.

². J. Lacan, Postface au Séminaire XI, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 504-505.

³. N. Guérin, « Augustin Giovannoni, Les figures de l'homme trompé », *Essaim* 2011/2 (n° 27), page 138.

⁴. R. Chemama, C. Lacôte-Destribats, B. Vanderersch, *Le métier de psychanalyste*, 2016, éditions éres, p. 17.

société actuelle.

On pourrait penser que la psychanalyse est dépassée tant elle est critiquée aujourd'hui. Elle est au contraire omniprésente. Je dirais qu'elle est même dépouillée d'un bon nombre de ces concepts complètement banalisés dans les médias et dans le discours social actuel : inconscient, symptôme, transfert pour n'en citer que quelques-uns. De même, il fréquent d'entendre des termes comme « mélancolique, psychotique, psychose, autiste » à tort et à travers, surtout à tort d'ailleurs. Il semblerait que ce jargon soit promu au rang du bien parlé et qu'il faille en caser au moins un dans une conversation.

Prenons l'exemple de l'inconscient. *« Aujourd'hui l'inconscient freudien est généralement admis. Mais (...) c'est à condition que cela n'ait aucune conséquence. Prévenu de l'existence de l'inconscient, le sujet contemporain la néglige. Cela se marque dans son rapport au langage trop souvent réduit à sa valeur informative, coupé de sa valeur d'évocation, de sa dimension métaphorique »*⁵ laissant croire *« que les mots disent les choses, et que l'on peut ainsi saisir l'objet directement »*⁶.

⁵ Ibid., page 9.

⁶ Ibid., page 164.

Pourrait-on aller jusqu'à penser que l'on se détourne des divans car l'exercice serait devenu trop compliqué, trop stressant d'autant qu'il ne résout pas dans l'immédiat, si tant est d'ailleurs que l'on puisse utiliser le terme résoudre. Aussi, la fin de la cure telle que la concevait Lacan se place à l'opposé des thérapies telles que les TCC ou l'EMDR qui ont le vent en poupe aujourd'hui et qui visent la bonne « guérison » du patient. Il me semble néanmoins que si la psychanalyse n'avait pas d'effet thérapeutique, elle n'existerait plus depuis longtemps.

J'ai commencé à lire *La folle histoire des idées folles en psychiatrie*, un ouvrage récent dans lequel on peut lire de la part de l'un de ces auteurs, psychiatre de surcroît : *« il va falloir qu'on arrive un jour à se décrocher de l'approche psychanalytique, qui est une excellente manière de faire un développement personnel, mais qui n'est pas un soin et qui ne sert pas à grand-chose dans une pratique thérapeutique. J'aime bien répéter que la psychanalyse fait d'autant plus de bien qu'on va bien, et de mal qu'on va mal »*. Celui-ci même reconnaîtra pourtant, qu'à ses débuts de jeune psychiatre, il avait eu « l'idée folle » de faire dialyser ses patients schizophrènes après avoir étudié la présence chez eux d'une endorphine anormale. Le but étant d'épurer leur sang. Il relate notamment l'effet spectaculaire qu'il pensait que sa technique avait eu sur l'un des patients, qui après vingt ans d'hôpital psychiatrique, s'est retrouvé quasiment sans traitement pendant un ou deux ans. Il s'aperçut finalement que sa technique n'était pour rien dans cette amélioration. Pour ce patient, le simple fait d'avoir son psychiatre à son service ainsi qu'une équipe de néphrologues avec l'attention de tout le personnel, le fait d'aller tous les jours en ambulance jusqu'à l'hôpital, tout cela avait provoqué chez lui un effet placebo qui n'avait rien à voir avec la théorie du psychiatre. Ce constat ne viendrait-il pas servir la

psychanalyse et contredire quelque peu ses propos précédents au sujet de celle-ci ?

La science est du côté de la vérité, tout au moins la vérité du moment et ne veut rien savoir du sujet mais le souci de guérir est-il forcément lié à la recherche de la vérité ? La psychanalyse est au contraire du côté de la vérité *du sujet et non de la vérité pure*. C'est « le savoir psychanalytique qui s'enrichit chaque jour de vérités tout à fait singulières, celles qui concernent d'abord un sujet individuel. La vérité, au fond, ce n'est même pas ce que « cherche » l'analyste. C'est ce qui surgit dans ce que dit l'analysant, et notamment dans certains phénomènes particuliers, comme le lapsus ou le mot d'esprit. L'analyste est seulement celui qui « sait y faire » avec ces éléments de vérité »⁷.

⁷. Ibid., page 20.

Alors comment faire avec le discours médical et les contraintes institutionnelles lorsque l'on est psychanalyste ou psychologue clinicien orienté par la psychanalyse dans une institution de soins ?

Le discours médical et le discours analytique sont antinomiques. “Antinomiques” mais pas nécessairement “antagonistes”, pour autant que chacun s'en tienne à traiter les demandes qui relèvent de son champ d'expérience.

La médecine s'impose non seulement de comprendre mais surtout de guérir les désordres qui assiègent le patient. Elle tente de rendre adéquats les mots dont elle use, et la réalité matérielle qu'elle décrit et sur laquelle elle cherche à agir toujours plus efficacement. La psychologie clinique et la psychanalyse de leur côté s'en tiennent à la parole qui s'échange entre les acteurs en présence. Le psychologue clinicien s'en tient au champ de la parole et du langage et procède d'une analyse du discours déployé dans le transfert. Même si nous avons affaire à des maladies, c'est à des malades que nous nous adressons. C'est en tout cas ce que nous essayons de faire dans la clinique analytique. La dérive de la médecine serait de s'adresser, elle, à la maladie seule.

Le traitement de la demande diffère également fondamentalement. En effet, la logique médicale scientifique est une logique dans laquelle la réponse est toujours attendue alors que le mode de réponse du psychologue clinicien se référant à la psychanalyse va être justement de ne pas répondre par un agir qui empêche la parole de se déployer. Il importe donc à ces patients de pouvoir dire leur désir sans s'entendre répondre du côté d'un savoir scientifique. Parfois, dans des circonstances en apparence peu appropriées, une écoute permet une parole, un instant de dire. Nous ne rencontrons pas les patients pour une analyse classique. Néanmoins, il me semble que durant ce temps d'hospitalisation, ce début de travail engagé, nous pourrions espérer que le patient arrive à entendre quelque chose qui l'amène à poursuivre son travail à sa sortie d'hôpital.

Pour résumer, il s'agit donc d'admettre cette “coexistence des discours” et d'accepter que dans ces circonstances cliniques particulières, le cadre de la méthode psychanalytique puisse être remanié. Cela

nécessite de connaître nos limites mais également celle de l'institution qui est confrontée plus que jamais à des contraintes budgétaires favorisant plutôt les techniques cognitivo-comportementales que la clinique d'inspiration psychanalytique. On s'attache à supprimer au plus vite les symptômes, cela en faveur d'une durée d'hospitalisation de plus en plus courte. Fut un temps, la psychiatrie était encore largement ouverte à la psychanalyse et à la psychologie clinique, permettant alors un champ de pensée commun aux psychiatres et aux psychologues cliniciens. De nos jours, la psychanalyse a du mal à se justifier face aux nouvelles thérapies comme les Thérapies Cognitives et Comportementales ou l'EMDR qui semblent mieux convenir aux contraintes et aux exigences actuelles.

Face à ce constat, les psychanalystes devraient-ils baisser les bras, abandonner, considérant que leur pratique ne convient plus à notre monde contemporain que ce soit au sein des institutions ou bien dans leur cabinet ?

Je ne le crois pas. Je serai plutôt d'accord avec Roland Chemama qui pense que si le psychanalyste « *renonce à son désir d'analyste, c'est lui au fond qui participe à la mutation qu'il dénonce par ailleurs* »⁸. Selon lui, il s'agirait au contraire de s'adapter et de tenter de répondre aux questions spécifiques que posent les pathologies contemporaines, d'en apprendre plus sur le sujet contemporain.

⁸. Ibid., page 164.

Comme tout ce qui fait peur, il me semble que la psychanalyse a besoin d'être démythifiée, épurée de ses clichés et qu'on lui rendrait service en insistant sur le fait qu'elle est faite par des humains, pour des humains.

Je conclurai en reprenant une citation de François Roustang qui me semble être une proposition d'ouverture intéressante pour peu que chaque analyste examine la question de ce en quoi sa pratique est analytique, mais aussi, éventuellement, en quoi il peut ou doit s'éloigner à l'occasion de ce qui a priori semblerait exigible de tout analyste :

« *C'est sans doute qu'analysants ou analystes adoptent presque malgré eux le style de Freud, quand ils ne miment pas celui de Lacan. Mais un style ne s'imité pas, si ce n'est pour ne rien dire et pour faire rire. Alors, autant écrire, autant travailler à sa façon, quitte à être qualifié de dissident* »⁹.

⁹. F. Roustang, *Elle ne le lâche plus*, 1981, Collection Critique